

ÉRIC LAURENT

Institution du fantasme, fantasmes de l'institution

Comment, dans une école qui prend sa référence dans l'enseignement de Lacan, ne pas partir de son texte *Les Complexes familiaux* pour une introduction de l'institution familiale*. Ce texte apporte en effet du nouveau aux analystes qui ont bien souvent tendance à penser la famille comme quelque chose qui se réduirait au père et à la mère. Ce texte nous éveille au caractère extrêmement opaque et mystérieux de ce qu'on appelle une famille et spécialement une famille moderne. Loin d'être une contraction, une réduction à la famille biologique, père, mère, enfant, ce dont elle a l'air, la famille moderne est au contraire essentiellement complexe.

Multiplicité des formes de la famille moderne

La famille moderne est une holophrase. L'holophrase est un phénomène de la langue isolé par des linguistes comme Guillaume, qui consiste en ce que toutes les fonctions syntaxiques peuvent être incarnées en un seul mot. Lorsqu'on dit en français « au feu ! » et en anglais « Fire ! », ce seul mot implique un sujet, une adresse, un complément, un référent et mobilise, non pas un élément du lexique, « feu », mais toutes les fonctions les plus complexes de la grammaire. Lacan a pu parler de l'holophrase à propos de la psychose pour y faire valoir la fonction du Un « seul ». L'holophrase a d'autres vertus, celle de nous faire apercevoir ce qu'est la condensation de fonctions complexes en un seul élément qui peut avoir l'air simple. La famille moderne est contraction. En 1988, 50 ans après ce texte, les familles modernes sont de plus en plus complexes, voire holophrastiques, puisque l'évolution de la famille a abouti à ce paradoxe, à cette notion invraisemblable de la famille « mono-parentale ».

* Ceci est le texte établi d'une conférence donnée au Séminaire de la psychanalyse avec les enfants au local de l'E.C.F. à Paris le 17 octobre 1991.

Là où il n'y a plus de famille, elle subsiste malgré tout; c'est la famille à un tout seul. Le terme n'est pas faux car quelle que soit la simplification apparente, le mono-parent est effectivement muni d'un appareillage de références, d'un appareillage de situations, d'aides, d'identifications, de signifiants qui le font famille à lui tout seul. Il est du moins ce que le discours capitaliste demande à une famille. Ce n'est pas du tout la même chose que ce que demandait l'empire romain, le discours marchand et la solidarité familiale, pas du tout la même chose que ce que demandait la tragédie. Le discours capitaliste, lui, demande un appareillage assez complexe qui fait que nous avons maintenant affaire à des formes de familles extrêmement diverses.

Lacan en 1938 signale que Freud est venu au monde et a élaboré sa théorie au moment d'une crise de la famille. L'idée de l'Œdipe lui est venue comme réponse à une refonte institutionnelle de la famille.

« Le sublime hasard du génie n'explique peut-être pas seul que ce soit à Vienne — alors centre d'un État qui était le *melting-pot* des formes familiales les plus diverses, des plus archaïques aux plus évoluées, des derniers groupements agnatiques des paysans slaves aux formes les plus réduites du foyer petit-bourgeois et aux formes les plus décadentes du ménage instable, en passant par les paternalismes féodaux et mercantiles — qu'un fils du patriarcat juif ait imaginé le complexe d'Œdipe. » (1)

Chacun des éléments de ces formes familiales ont été simplifiées par l'histoire depuis les cinquante dernières années et la famille moderne présente néanmoins un éventail tout aussi complexe.

Les « formes les plus décadentes du ménage instable » sont maintenant rationalisées par les familles monoparentales qui permettent de transformer des formes décadentes en des formes rationnelles, de les munir d'un appareillage. Il y a aussi des formes nouvelles. Ce qui était décadent convient spécialement aux difficultés connues de mener deux carrières, deux identités dans un seul ménage, avec les tensions que cela implique et qui peuvent parfois amener chacun à reprendre ses objets petits *a* pour s'en aller faire cavalier seul. Tout cela n'a plus rien d'instable. Il y a aussi les formes les plus variées de ce que Lacan a pu appeler le familialisme délirant c'est-à-dire la volonté de conserver les formes de la famille à tout prix. Cela produit, au prix d'une sorte d'inauthenticité voire de facticité des liens, ces familles américaines épatantes dans lesquelles, au bout du sixième divorce et de l'enchevêtrement des enfants divers, on peut calculer exactement le lien entre les enfants du premier lit et ceux du sixième. C'est quelquefois un tour de force et c'est aussi complexe qu'une structure de parenté Bororo ou Amanda quand cela nécessite un calcul pour que le sujet soit situé dans le même espace déclaré familial par les lois de l'état dans lequel il vit. Evidemment ce sont des formes assez abstraites qui coexistent

au sein d'un espace familial et qui méritent d'être étudiées de plus près. Récemment je lisais une étude par une démographe du C.N.R.S. qui n'a aucun rapport avec la psychanalyse. Elle faisait valoir que la multiplicité de ces formes familiales, loin d'avoir à être perçue comme un phénomène de dégradation ou de déliquescence comme le discours conservateur en a trop souvent l'habitude, doit plutôt être vue comme l'épanouissement des structures complexes de la famille ramassée. Bien plus que comme un processus de décadence, il faut la voir comme l'épanouissement de ces fleurs japonaises que l'on pose dans l'eau et qui immédiatement se déploient.

Il n'y a pas d'enfant sans institution

Ces formes ramassées — qui peuvent apparaître si simples dans la famille petite-bourgeoise modifiée par la science qui est l'état « normal », entre guillemets, des familles —, peuvent se déployer en une richesse ramificatoire qui justement nous fait comprendre comment, en regard de cette complexité familiale, il est certain que les institutions qui viennent en place de la famille peuvent elles aussi avoir des structures extrêmement variées et toutes, chacune à leur façon, venir à faire suppléance à un aspect des fonctions de la famille. Car il n'y a pas d'enfant sans institution. Même s'il est laissé à l'abandon, il y a l'institution de la rue qui fait accueil. Il n'y a pas d'enfant tout seul. L'enfant va avec une institution, c'est la famille ou c'est ce qui vient à la place : la bande, la rue, la loi de la jungle s'il le faut. Les institutions — si l'on prend ce terme en un des sens du terme d'institution, celui de « ce qui est établi » — les institutions prennent le relais dans leur multiplicité des formes si complexes que la famille a pu prendre. On pourrait faire une typologie des institutions exactement comme Lacan le faisait des familles à Vienne. On pourrait décrire des institutions qui sont des groupements agnatiques, des institutions comme ménages instables, toutes les formes décadentes du ménage instable, on pourrait décrire des institutions comme foyer petit bourgeois, on pourrait en décrire certaines comme village de paysans slaves, certaines comme simplement forme du paternalisme mercantile, d'autres féodales... Et si nous avons là une description de toutes les réalisations qu'ont été ces institutions, nous pourrions avoir en regard de chacune les formes que peut prendre la famille. Il y a les grandes institutions totémiques, dont le lycée Napoléonien. On sait que Napoléon, ayant eu à mettre la France en ordre après la révolution, a choisi une solution simple. Il a mis la France en caserne, depuis le lycée jusqu'à la Comédie française, l'adaptant simplement aux hurluberlus qui s'y trouvaient — plus hurluberlus à la Comédie française, moins hurluberlus à Polytechnique. Mais foncièrement il a mis tout cela en rang par deux avec un totem et des règlements simples. C'est un modèle d'institution qui a toujours une consistance robuste, qui a traversé les siècles. La France garde toujours en Europe ce caractère encaserné qui lui est propre et qui fait son charme, avec par ailleurs son agriculture. Il y a aussi les institutions maternelles et maternantes où peuvent

se retrouver les volontés de tendresse, d'effusions, de palliatif de soins, les volontés les plus dévouées qui prennent le relais de l'autre versant du caporalisme Napoléonien, le versant petite soeur des pauvres, qui est aussi un pilier de ces institutions. Le modèle de la mère supérieure a aussi régné longtemps sur nos institutions. Les institutions totem sont celles dont Freud a donné le modèle et l'analyse dans *Totem et Tabou* et ensuite dans *Psychologie des masses et analyse du moi*. C'est le modèle de l'église, de l'armée et du parti unique.

Les malades du totem : la méthode Bion

Freud a présenté ce qu'était la nécessité de ces institutions : leur force, leur effet, le potentiel formidable que donne l'égalitarisation par identification à l'idéal. Mais il est revenu à un élève de Mélanie Klein, Winfred Bion, de s'occuper des malades du Totem, de ceux qui n'arrivent pas à s'identifier au totem. Il n'y a pas que le sujet hystérique qui veut avoir sa place à part, bien à elle, bien à lui — qui affirme la volonté de ne pas vouloir être un numéro, de ne pas être en groupe. Il n'y a pas que lui ou elle qui l'affirme, il y a tous ceux qui, spécialement en cas d'urgence, en cas de guerre, se refusent à être les guerriers appliqués. Cela a été la fonction d'élèves de Mélanie Klein de montrer ce qu'il était possible de faire avec ces malades du Totem, ceux qui refusent de s'identifier à l'armée même si la cause était noble, puisqu'il s'agissait de lutter contre le nazisme. Certains souffraient d'aller au casse pipe, ce qui se comprend. Mais il ne s'agit pas de comprendre, il s'agit de savoir quoi faire pour aider quelqu'un à choisir son destin.

L'idée qui s'est tout de suite imposée par rapport à ces institutions totem, au vu des dégâts qu'elle produisaient, a été de constituer des petits groupes pour prendre ensemble ceux qui refusaient de se mettre sous un idéal commun. Cette opposition a frappé Lacan : ceux qui refusaient de se mettre sous un Idéal grand I, se mettaient ensemble autour d'une activité, prétexte à sous-tendre un fantasme de reconnaissance, d'être reconnu comme des hommes. Cette invention de Bion lui a permis de suppléer là où l'idéal n'était plus viable et de permettre à des sujets de choisir ce qu'ils voulaient vraiment.

De l'analyse des formations imaginaires chez les Kleinien à la sacralisation du symbolique chez les lacaniens

C'est cette tentative qui a intéressé Lacan dans un texte « La psychiatrie anglaise dans la guerre » ⁽²⁾ que j'ai commenté ailleurs, qui a l'intérêt d'être un texte qui fait préhistoire à ce qui ensuite allait s'appeler le Cartel. Le cartel est sorti d'une interprétation d'une certaine tradition psychanalytique dans ce qu'elle avait de plus intéressant et innovateur.

D'emblée les institutions pour enfants ont bénéficié de ce qui avait été mis au point pour l'armée. Les institutions pour enfants, qui étaient essentiellement des institutions totémiques construites soit autour de la discipline, soit autour de la mère supérieure comme Idéal, ont bénéficié de ce qui était mis au point pour lutter contre ces maladies là. On a organisé des petits groupes qui permettent aux enfants de se retrouver autour d'activités et d'ateliers, en *work-shop*. Dès lors on s'est mis à analyser à travers les activités les fantasmes des enfants.

En France, pendant tout un moment, le mouvement dit institutionnel s'est inspiré des indications que Lacan avait pu donner sur les petits groupes, leur usage et les systématisations qu'il en avait proposé. Cela a permis à des élèves de Lacan de ces années là de prendre une avance et d'essayer de convaincre leurs collègues de l'intérêt de cette mise en liste que supposait la méthode Bion. Chacun était prié simplement de s'inscrire sur des listes d'activités. La constitution de ces systèmes a permis aux élèves de Lacan, à un moment où dans le kleinisme tout était centré sur l'étude des fantasmes de l'enfant, y compris dans des institutions, de rappeler l'importance des systèmes symboliques.

Des limites ont été rencontrées à la fin des années soixante, dans cette sacralisation du symbolique qui paraissait se déduire de l'enseignement de Lacan. Elle donnait des contradictions de plus en plus nombreuses, multiples, dont ne se sortaient pas ceux qui étaient en charge de ces institutions. On aboutissait à des bizarreries comme le fameux paiement symbolique. Des gens se mettaient en position illégale dans l'institution dans laquelle ils travaillaient, se mettaient hors la loi au nom de faire respecter la loi. Au nom de la loi de telle utopie communautaire, de la loi interne, ils soutenaient une position absurde à l'égard de tout règlement possible du travail. On obtenait des institutions où des membres du personnel faisaient des semaines de 80 heures et s'ils se faisaient porter malade, ils avaient un membre de l'institution, encore plus persécuteur que les inspecteurs de la sécurité sociale, qui venait à leur porte vérifier s'ils étaient bien malades car c'était un manquement symbolique. Des choses pareilles ont eu lieu jusqu'à ce qu'il ait fallu tirer la sonnette d'alarme, et expliquer que de confondre règlements utopiques et lois menait à des contradictions impossibles et des impasses. Chaque fois qu'un kleinien mettait « je dois donner des limites », le lacanien disait « je dois faire respecter la loi ». Chaque fois qu'il s'agissait de « contenir » — les kleiniens adorent contenir — on mettait « il faut faire respecter le règlement, la loi ». Cela donnait un autre jargon. L'espoir kleinien était d'arriver à obtenir avec l'idéal maternel — c'est ce que veut dire « contenir » — ce qu'on obtient avec la fonction paternelle. Les arguments célèbres de la persuasion maternelle, qui obtient les limites à coup de « si tu fais cela je me tue » ou « si tu fais cela je te tue », donnent l'idée de l'établissement d'un certain type de limites lorsqu'à l'occasion les puissances de l'idéal sont un peu trop déchaînées.

La fin des années soixante a donné un florilège d'institutions et d'utopies institutionnelles remarquables, y compris dans la vie privée, dans les familles. C'est une période d'inventions remarquables. On n'était plus au mariage libre où on se dit tout du type Sartre-Simone de Beauvoir. On en était aux inventions pratiques qui permettaient surtout d'ignorer qui est effectivement responsable.

Échec des utopies communautaires, 1969 : l'Envers de la psychanalyse

Après ces inventions dans les familles, dans les institutions, dans les utopies communautaires les plus variées aux États-Unis, en Israël, voire même dans les pays d'Europe, les années soixante ont marqué pour Lacan un échec. C'est le diagnostic qu'il a porté dans un texte de 1969. Cette année est très riche puisque c'est à la fois l'année du séminaire sur *l'Envers de la psychanalyse* qui est un texte de réflexion sur les formes du lien social et sur l'institution, et celle de la publication du texte de clôture aux journées sur l'Enfance aliénée et des *Deux notes sur l'enfant* données à Madame Aubry, sans compter *Radiophonie* et la préface à la thèse de Madame Anika Riflet Lemaire.

Dans la deuxième de ces *Notes sur l'enfant* Lacan a la même position que dans *Télévision* lorsqu'il constate l'échec des utopies communautaires. D'habitude nous commentons beaucoup la première note qui situe l'opposition, maintenant canonique, de l'enfant symptôme de la famille et de l'enfant dans le fantasme de la mère. Je voudrais ici considérer cette courte deuxième note, qu'on a moins l'habitude de commenter, comme la relecture par Lacan des *Complexes familiaux*. Lacan y parle de lui-même à la troisième personne, s'adressant à quelqu'un qui, depuis un moment, ne suivait pas son enseignement, et il nous dit ceci : « à voir l'échec des utopies communautaires la position de Lacan nous rappelle la dimension de ce qui suit. La fonction de résidu que soutient (et du même coup maintient) la famille conjugale dans l'évolution des sociétés [...] ».

C'est vraiment écrit comme en 1938, mais en 1938 Lacan ne présente pas la fonction de résidu de la famille de la même façon. La thèse des *Complexes familiaux*, c'est que les relations de parenté à l'intérieur de la famille, dans toute leur complexité, ont un sens dans l'évolution et que l'accomplissement de la famille c'est le mariage. On y saisit le remaniement profond qui a conduit l'institution familiale à sa forme actuelle et on reconnaît du même coup qu'il faut l'attribuer à l'influence prévalente du mariage, institution qu'on doit distinguer de la famille. La langue anglaise a pour « parenté » et « mariage » deux formes qui, en français, ne se distinguent pas. On dit en français « belle famille », ce qui donne lieu à bien des jeux de mots mais obscurcit la question puisqu'en général la chose n'a rien de beau. Les anglais disent « *in law* » c'est-à-dire la famille selon la loi et ils ont deux termes qui, en ethnologie, sont très utiles. C'est ainsi que les

systèmes de parenté opposent la parenté qui est dans la famille par la loi de la filiation, et le mariage en tant qu'il y est par la loi de l'alliance. En 1938 Lacan note que le sens de la parenté s'accomplit dans le *mariage*, en tant qu'il est justement un pur effet de signifiant. Le mariage a ceci de beau qu'il n'est qu'effet de signifiant; il n'y a pas d'effet de sang, il s'y accomplit à la fois un acte signifiant et un acte ne dépendant que d'un échange de paroles. N'oublions pas que dans des religions complexes comme la religion catholique, le sacrement du mariage est établi par simple consentement des époux. Il y a au Moyen-Age, à l'époque où le droit canon comptait vraiment, des tas de cas très intéressants où justement le sacrement, l'engagement était acquis à partir du moment où il y a simple accord devant Dieu, convoqué par un rituel à l'occasion, mais où le consentement suffit.

Ce que Lacan reprend en 1969, 30 ans après, c'est que « la fonction de résidu que soutient (et du même coup maintient) la famille conjugale dans l'évolution des sociétés, met en valeur l'irréductible d'une transmission ». Là il ne renvoie pas à l'irréductible du mariage mais à « l'irréductible d'une transmission — qui est d'un autre ordre que celle de la vie selon les satisfactions des besoins — mais qui est d'une constitution subjective impliquant la relation à un désir qui ne soit pas anonyme. » ⁽³⁾ Il met moins l'accent sur le mariage que sur l'établissement d'un nom pour l'enfant. L'enfant se constitue comme sujet dans une référence au nom d'un désir qui ne doit pas être sans nom. Il ajoute : « C'est d'après une telle nécessité que se jugent les fonctions de la mère et du père. De la mère : en tant que ses soins portent la marque d'un intérêt particularisé, le fût-il par la voie de ses propres manques. Du père : en tant que son nom est le vecteur d'une incarnation de la Loi dans le désir. » Qu'est-ce que cela veut dire ?

Une mère est essentielle en tant qu'elle fait obstacle à La mère idéale

De la mère il note qu'il faut que les soins portent la marque d'un intérêt particularisé. La particularité du soin de la mère fait écho au Nom-du-père. Lacan ne recule pas devant la question de ce en quoi elle est mauvaise quand il dit « fût-ce par la voie de ses propres manques ». Il ne faut pas que la mère soit suffisamment bonne, selon la formule de Winnicott, mais suffisamment mauvaise. Lacan est plus lucide. Madame Winnicott disait elle-même de Winnicot qu'il souffrait d'un délire de bienveillance. Ce n'est pas faux quand on voit à l'occasion la façon dont il marque la place de la mère. Cette formule de « la mère suffisamment bonne » est frappée au coin du réalisme anglais, incontestablement, mais il faut faire un pas supplémentaire et concevoir que la mère transmet aussi quelque chose en étant suffisamment mauvaise.

Suffisamment mauvaise pourquoi ? Pour ne pas être idéale. Le pire, c'est la mère idéale. La mère idéale, il y en a des exemples, bien entendu; il n'y en a que trop. Il y en a un dans la littérature qui a été analysé par

Lacan, c'est la mère d'André Gide, impeccable, vêtue de noir, toute dévouée à son fils, qui a soutenu sa maison quand le mari est mort, qui est restée avec les enfants sur les bras. Ce que cela a produit : un dégoût du désir chez l'enfant et la recherche d'une issue dont on sait qu'elle fut complexe face à cette mère de l'idéal. Tout ce qui pourrait réduire la mère à une fonction idéale produit des effets catastrophiques. Ce qu'il s'agit de saisir, pour nous, c'est la particularité de l'enfant, non pas dans son rapport avec l'idéal maternel, mais dans la façon dont il a été, pour la mère, objet. Lacan dit qu'une mère est nécessaire pour cela. Une mère est essentielle en tant qu'elle fait obstacle à la mère idéale. Ce qui fait le danger de toutes les communautés — qu'elles soient des institutions, qu'elles soient utopiques, qu'elles se veuillent à caractère idéologique, qu'elles se veuillent à idéologie progressiste ou réactionnaire... — c'est qu'elles fonctionnent à coup d'idéaux et qu'on essaie précisément de mettre au point des mères en tant qu'elles pourraient tout pour tous.

On peut voir cela à l'occasion dans des utopies totalitaires récentes comme celle de Sri Aurobindo dont on sait qu'il n'a d'hindou que le nom puisque c'est un européen, qui a été en camp de concentration, qui a ensuite trouvé la paix en Inde et qui a fondé des communautés en les baptisant « *ashrams* ». C'est purement de l'importation, l'Inde n'ayant jamais connu des communautés de ce genre là. Il a mis à la tête de cela une dame qui l'a beaucoup soutenu et qu'il a appelée « la mère ». Ils ont organisé cela dans un « Jungo-hindouisme » déchaîné remportant un succès formidable auprès des jeunes américains qui ont été persuadés qu'ils avaient là le bouddhisme sous sa version la plus authentique. C'était très intéressant de voir lors d'une présentation de cas à l'hôpital Sainte-Anne, un sujet qui est passé par là. C'était un sujet psychotique délirant là-dessus et donnant tout à fait une idée de ce qu'ils essayaient de faire dans cette communauté pour faire croire à un sujet qui n'a aucun corps qu'il en a un. C'est une entreprise qui nécessite au moins une mère universelle.

Ce que la psychanalyse doit donner comme but à une institution, c'est sûrement d'instaurer partout la particularité contre l'idéal.

Un père qui ne se prend pas pour un père

L'intérêt du père « en tant que son nom est le vecteur d'une incarnation de la loi dans le désir » c'est qu'il se réduit à un nom. C'est très important parce qu'on a trop souvent interprété l'enseignement de Lacan comme un appel à ce qu'il y ait des pères qui se prennent vraiment pour des pères. Au contraire la place du père n'a de sens que si elle est gardée vide. Le père qui se prend pour un père, dans le pire des cas c'est le père du Président Schreber. Lui, il savait faire tenir l'ordre dans la maison, on ne rigolait pas, il avait une solution à tout et un règlement pour tout. Et à la fin tout le monde étouffe et a surtout le sentiment que la source de la loi

est irrémédiablement souillée. C'est le cas de Daniel Paul Schreber qui a senti que la source de la loi était pour lui à jamais souillée et qui s'est aperçu de l'imposture paternelle.

La posture paternelle consiste pour Lacan à se prendre plutôt pour un père juif, au sens où celui-ci a sur le dos un nombre de règlements tels qu'il ne peut pas se prendre pour grand chose, ou pour un père catholique, qui est toujours un Saint Joseph, qui sait que s'il faut s'occuper de l'enfant, il n'en est cependant pas la cause. L'avantage du nom est d'être un index qui désigne une place. C'est le vecteur d'une « incarnation de la loi dans le désir », phrase qu'il faut méditer car la loi peut s'incarner dans beaucoup de choses. La loi, par exemple si l'on est juif, s'incarne dans les livres, pas dans le désir. C'est ce qui a fait le caractère du peuple juif, peuple du livre, à travers des siècles et des âges. Si l'on est catholique, la loi s'incarne dans l'amour, qui a voulu remplacer tous ces règlements pesants par un seul commandement, l'amour du prochain, dont Freud a montré avec cette ironie ravageante dont il avait le secret que les massacres n'ont jamais été aussi florissants qu'à partir du moment où a été émis le commandement d'aimer son prochain au sein de l'empire Romain à une mauvaise période de son histoire.

La phrase « incarnation de la loi dans le désir » veut dire aussi ceci : incarnation de la loi dans ce qui ne peut en aucun cas être un idéal. La phrase « incarner la loi dans le désir » veut dire « ne pas l'incarner dans un idéal ». Ce qui va très loin car toutes les lois sont faites au nom d'idéaux. Le discours du maître, la politique, ne fonctionnent qu'avec des idéaux. Il y a des lois « au nom » d'un certain nombre d'idéaux : liberté, égalité, fraternité. Au nom des droits de l'homme. Les droits de l'homme ne sont pas les désirs de l'homme. Le désir c'est ce qui est justement conçu comme l'envers et l'au-delà de l'idéal.

Lacan écrit, dans son schéma I, que dans la psychose, là où était le père, on a affaire brutalement à un idéal. C'est là ce qui fait la distorsion entre névrose et psychose. Là où était le père dans sa particularité, dans sa faute, dans son péché, se met à apparaître l'idéal.

La Sittlichkeit : une éthique comme morale incarnée contre l'utopie

Le paradoxe de toute éthique de la psychanalyse, c'est de fonder une morale incarnée. Car il ne s'agit pas de se masquer que l'éthique c'est la morale, mais pas au sens de la morale du catéchisme; c'est, selon le mot de Hegel, la *sittlichkeit*, c'est l'incarnation effective d'une morale. Le père ne se juge qu'à cela. Lacan dit : il se juge en ce qu'il peut humaniser le désir, c'est-à-dire selon qu'il peut incarner ou pas un mode de traitement effectif de la jouissance. Il se soutient non pas d'être le père-la-pudeur, d'être le père-la-morale, d'être le père-tyran-domestique, il ne se

soutient que d'une chose : sait-il oui ou non, de sa jouissance, être responsable auprès de ses enfants. Et sa jouissance, il vaut mieux qu'elle prenne la tournure d'une femme dont il fait la cause de son désir. Le paradoxe du discours analytique, c'est d'essayer de fonder une morale en acte qui ne se réclame pourtant d'aucun idéal.

C'est une des façons de dire que la psychanalyse propose d'aller au delà de l'Œdipe, y compris pour la névrose. Le père de l'Œdipe est encore un père trop idéal, si c'est celui de Thèbes. C'est plutôt celui d'Œdipe à Colone, celui qui se fait responsable jusqu'au bout de ses actes. Cette responsabilité pouvant aller, comme dans Œdipe à Colone, jusqu'à refuser la réconciliation avec son fils. Je vous rappelle que Sophocle a écrit cette pièce admirable et émouvante alors qu'il était vieux, accusé de gâtisme par son fils qui voulait mettre la main sur l'héritage. Sophocle s'est défendu devant le tribunal en citant de mémoire les chœurs de la pièce qu'il venait d'écrire. C'est du moins ce qui nous a été transmis de lui dans une tradition et qui donne le contexte et le ton dans lequel s'inscrit la non réconciliation entre le père et le fils.

Lacan donne au père la fonction d'incarnation de la loi, ce qui est le contraire de l'utopie. A la fin des *Complexes familiaux*, Lacan a des mots précis et durs pour désigner ce qui se passe lorsque se produit ce qu'il appelle le « virage utopique des idéaux d'une culture. »⁽⁴⁾ Le père, selon la définition qu'en donne Lacan, est là pour veiller, non pas à être le bras répressif, le bras exécutif du pouvoir maternel, il est là pour veiller à ce qu'il n'y ait pas de virage utopique.

De la métaphore paternelle à la père-version

Je voudrais terminer cette relecture du rôle du père dans les *Complexes familiaux* en prenant un séminaire un peu plus tardif, *R.S.I.*, 1974-1975. Dans la séance du 21 janvier 1975, Lacan dit ceci : « Un père n'a droit au respect, sinon à l'amour, que si le dit respect, est, vous n'allez pas en croire vos oreilles, père-vernement orienté, c'est-à-dire fait d'une femme objet *a* qui cause son désir. »⁽⁵⁾ Essayons de nous mettre dans la situation de ceux pour qui Lacan prend des précautions et dit « vous n'allez pas en croire vos oreilles ». Parce que je pense qu'il y a beaucoup de choses que nous n'avons pas encore assez dégagées du concept de père-version qui vient, à partir de cette date, remplacer celui de métaphore paternelle. Ces trois lignes de Lacan sont une façon de commenter ce qui était formulé ainsi en 1969 dans la note sur l'enfant : « la distance entre l'identification à l'idéal du moi et la part prise du désir de la mère — distance entre l'idéal et l'objet —, si elle n'a pas de médiation, celle qu'assure normalement la fonction du père, laisse l'enfant ouvert aux prises fantasmatiques ». En 1969, le père prend position de médiation, de milieu, de moyen terme entre l'idéal du moi et la part prise dans le désir de la mère, que nous pouvons inscrire « objet petit *a* ».

A partir de l'année 1974-75, Lacan va montrer comment d'autres moyens que ceux du père sont possibles pour ouvrir une solution au sujet. Mais ne nous méprenons pas là. Cela ne veut pas dire simplement « le père est mort, tout est permis ». Puisque Lacan tempère cela dans un de ses aphorismes en disant : « le père, il est possible de s'en passer à condition de s'en servir. » Ce qui fait qu'on ne voit pas très bien, si l'on s'en sert, en quoi on s'en passe. La phrase justement nous ramène au fait que le père est avant tout quelqu'un dont on se sert, qui incarne en tant qu'il est effectif. Lacan va au delà du père idéal et de son nom en essayant de fonder, comme il le note ce 21 janvier, le respect ou l'amour pour le père à partir de la cause de son désir. C'est un père qui n'est plus médiation entre l'idéal et l'objet du désir mais saisi, causé, à partir de ce qu'il enserme de cause du désir. En même temps c'est une nouvelle façon de définir la médiation paternelle et un amour qui serait rendu compatible avec la cause du désir. La place du père ne se déduit pas non plus en ce qu'il transmet le phallus — ce que définissait la métaphore paternelle — mais en tant qu'il donne une solution, qu'il présente un semblant, qu'il donne une version de ce qu'est l'objet *a*.

La position du père freudien est d'incarner la castration pour l'enfant et ainsi de promettre l'usage de l'organe. Tous les ennuis de la mécanique de l'organe — qui vont de l'énurésie à l'éjaculation précoce, du défaut d'éjaculation à celui d'érection — se rapportent à une opération de castration qui n'a pas joué et où le sujet se refuse ensuite à être châtré par la femme de son choix. D'où le paradoxe que c'est le sujet qui effectivement a été châtré par le père qui au contraire sera le plus à l'aise ensuite. La castration freudienne, c'est ce dont l'idéal est incarné par la circoncision : cet organe qui a été consacré à Dieu selon des règles fonctionnera correctement. Sinon, entre discours et organe cela ne va plus et le sujet s'accroche à quelque chose qu'il ne veut pas donner, croyant que c'est à lui. Dire que le père est non seulement celui qui transmet la castration, mais celui qui se définit en donnant une version de l'objet cause, est d'un autre versant. Il ne fait pas d'une femme le phallus de son désir, il n'en fait pas l'objet de son désir au sens du phallus qui le soutient, il en fait strictement la cause. Lacan propose ici d'aborder le père non pas comme celui du mythe qui garantit qu'on peut jouir de toutes, mais comme celui qui garantit qu'on peut jouir d'une en dehors de tout universel, sans avoir les critères. A partir de là on peut déduire toutes les formes que peuvent prendre les institutions dans leur volonté de suppléer à toutes les formes de la famille et aux crises qu'elle traverse régulièrement soit du fait du signifiant maître soit du fait de la science.

Un espace pour la particularité résiduelle

La lutte, le combat pour trouver abri dans une institution est à envisager comme un paradoxe. Il me semble que la voie de l'institution

utopique avec ses règlements a donné un régime intenable, une impasse utopique correspondant à l'esprit du temps. Elle produisait un idéal avec la volonté d'essayer de résorber la particularité du symptôme ou la particularité de la jouissance. C'est une perspective qui n'est pas absente des conceptions qui se veulent un espoir pour la social-démocratie. Habermas, dans sa « *Théorie de l'agir communicationnel* »⁽⁶⁾, essaye de résorber dans la raison universelle — non pas l'état comme pouvoir mais l'état comme raison — le symptôme dans ce qu'il a de particulier et de plus malade. Il le prend comme maladie de cette communication et propose de transformer cela. Habermas ne dit pas *sittlichkeit*, morale incarnée, il dit agir communicationnel. C'est de la communication incarnée, acharnée à dire le vrai sur le vrai de sa jouissance, dans de grandes structures de communications et des petits groupes de parole. Partout pour que cela ne reste pas silencieux, que cela cause.

Lacan donne une alternative au traitement correct de ce qu'il a appelé dans son texte *l'Étourdit*, « le réel du groupe »⁽⁷⁾, qu'on n'arrivera jamais à résorber par les groupes de parole. Lacan n'a pas voulu faire une université psychanalytique. Pourtant très tôt Lacan a eu l'idée que pour transmettre la psychanalyse il fallait trouver abri dans l'*Universitas Liberarum* comme il le disait dans l'interview qu'il a donnée à l'Express et qui a été publiée dans *l'Ane* « spécial Lacan » paru pour la « Rencontre Lacan ». Il a l'idée qu'il ne faut pas essayer de faire des Instituts de psychanalyse coupés de tout, extra-territoriaux, mais de résorber cela dans ce qui est la transmission de la culture universelle. Mais cela implique de trouver là un abri, et c'est sa logique quand il dit « j'ai trouvé abri à l'université, à l'intérieur des hôpitaux... » C'est un peu la pratique du coucou : vous avez le nid qui est là, vous vous y mettez et vous fabriquez un horrible coucou à l'intérieur, vous fabriquez quelqu'un qui justement n'est pas de la famille. Prendre abri dans le discours est une logique qui n'est pas de vouloir une résorption de tout dans le discours universel. C'est savoir que justement le psychanalyste est celui dont la fonction politique est de rappeler que l'universel ne réglera jamais les questions, que la jouissance dans sa particularité la plus abominable est là comme protestation contre l'idéal; que plus on voudra des idéaux, plus on fabriquera du mal, ce que Lacan nommait « représentation exaltée du mal ». Notre abri, ce sont les institutions, telles qu'elles sont définies par les lois existantes de l'état, qui n'ont rien de palpitant, ni d'exaltant. D'où le fait que les institutions dans nos années quatre vingt étaient beaucoup moins utopiques que dans les années précédentes. C'est aussi un mouvement général de la société de tisser un réseau du point de vue du maître qui se veut toujours plus efficace pour moins cher. Là-dedans, trouver abri pour le psychanalyste, c'est introduire le paradoxe de lutter pour extraire la particularité en chaque cas, sans chercher à délivrer son prochain en voulant lui appliquer des idéaux. Rendre sa particularité au sujet, c'est le contraire de l'intolérance ou de la ségrégation. Cela ne veut pas pour autant dire que le sujet puisse tyranniser le

monde entier au nom de sa particularité, mais que l'élaboration d'une morale effective se juge au cas par cas. C'est-à-dire ni la fascination pour cela, ni la paralysie au nom de « qu'est-ce qui m'autoriserait à le faire », qui ne serait que l'impuissance convoquée au chevet de l'impossible.

C'est une forme de paradoxe, mais c'est une façon décente de s'approcher de la jouissance qui ne soit pas la charité. Cela suppose la remise en question de l'idéal de l'institution familiale. La famille elle-même n'est digne et respectable qu'en tant qu'elle peut être un endroit où chacun peut trouver un espace pour ce qui est sa particularité résiduelle.

NOTES

- (¹) J. Lacan, *Les complexes familiaux*, Bibliothèque des Analytica, Navarin, Paris, 1984, p. 73.
- (²) J. Lacan, « La psychiatrie anglaise dans la guerre » (1945), *La querelles des diagnostics*, Navarin, Paris, 1986.
- (³) J. Lacan, « Deux notes sur l'enfant », in : Jenny Aubry, *Enfance abandonnée*, Métailié, Paris, 1973. Repris in : *Ornicar ?*, 3, pp. 107-108.
- (⁴) J. Lacan, *Les complexes familiaux*, p. 111.
- (⁵) J. Lacan, in *R.S.I.*, leçon du 21 janvier 1975, *Ornicar ?*, 3, pp. 107-108.
- (⁶) J. Habermas, *Théorie de l'agir communicationnel*, 2 vol., Fayard, Paris, 1987.
- (⁷) J. Lacan, « L'étourdit », *Scilicet*, IV, pp. 5-52.